

les bahuts du rhumel

LES ANCIENS DES LYCEES DE CONSTANTINE



Soixante ans ont passé, presque jour pour jour, depuis que fut prise cette photographie de six potaches lézardant au soleil du printemps, dans un décor dont chaque détail demeure si familièrement présent. On y reconnaît - de gauche à droite - Jean Fraysse, Roger Blazeix, Augustin Staletti, Toussaint Pinelli, Jo Pozzo di Borgo et Henri Aldorf. Un merci rétrospectif à l'anonyme qui, le 3 mai 1939, se sacrifia pour prendre ce cliché faisant aujourd'hui la "une" de nos "Bahuts"!

ADIEU A MICHEL VALADE

Le 13 janvier, un coup de fil de celle qui fut pour lui une admirable compagne m'apprenait une triste nouvelle: le décès, le jour même, dans la lueur blafarde de l'aube, de Michel Valade que beaucoup d'entre nous ont connu, car il était chargé, avant et pendant la guerre, de la classe de septième 1 au lycée de garçons de Constantine.

J'ai eu le délicat privilège d'être son élève.

Je revois un grand jeune homme mince, aux beaux yeux clairs, à la chevelure bouclée.



Digne descendant de ces "hussards noirs de la République" qui ont su admirablement former les jeunes esprits de plusieurs générations, il possédait une autorité naturelle et un sens aigu de ses responsabilités pédagogiques qu'il exerçait avec autant de compétence que de distinction.

Il avait déjà, à l'époque - en 1933 - adopté des méthodes d'enseignement qui témoignaient de son goût pour une éducation moderne.

● suite pages centrales

CRUELS SOUVENIRS

A écouter les étudiants d'aujourd'hui, les lycées que nous avons fréquentés autrefois furent de cruelles prisons où sévissaient de sombres brutes indûment baptisées proviseur, censeur, surveillant (général ou pas) et professeur.

Quelle erreur et quelles calamités dans leurs propos!

Certes, que ce soit au lycée de garçons ou à l'ancien lycée de jeunes filles, les bâtiments étaient rébarbatifs, la discipline stricte, le personnel plutôt sévère et les programmes denses.

En avons-nous été durablement marqués? Notre psychisme en a-t-il souffert? Il ne le semble pas, à constater la gaité qui préside à l'évocation des souvenirs de bahut, chaque fois que nous nous retrouvons.

C'est que, derrière l'austérité de cette façade, se dissimulaient, chez la plupart de nos maîtres, une grande conscience professionnelle et, surtout, une profonde bonté dont nous étions conscients.

Evoquerai-je, entre autres, la gentillesse de M. Méchin (le grand maître de nos heures de

3ème A2 B en 1947. De haut en bas, de gauche à droite: Janine Sud, Claude Olivier, Dolly Ayoun, Aziza Saadan, Marie-Antoinette Paolini, Lucienne Pulicino, Janine Shitelhem; puis Colette Bellichon, Marie Rose Mielli, Paule Zevaco, Viviane Loth, Yvette Borg, Claude Henriquet, Huguette Chemama, Jeannette Melki; puis Christiane Samphilo, Mady Rey, Marcelle Alessandra, Marie Claude Recouly, Anny Tardy, Marianne Loth, Emmanuelle Vaudey, Janine Prat, Christiane De Vos; puis Monique Schwartz, Huguette Attali, Andrée Bernier, Ariette Vulpaneras, Renaud, Odette Pechnouli et Suzy Toubiana.



● suite pages centrales

ADIEU A MICHEL VALADE

● suite de la page 1

Il avait fait imprimer et paraître un opuscule intitulé "Les Petites Feuilles", auquel plusieurs d'entre nous apportèrent leur collaboration: mon oeuvre (en vers, s'il vous plaît) s'appelait "La Mort de Jeannot Lapin".

Il avait quitté Constantine, à la fin de la guerre, pour le Maroc puis pour l'Espagne - où il enseignait dans un lycée français - avant de se retirer à Fécamp.

Je ne l'avais jamais perdu de vue. Ces dix dernières années, je lui téléphonais deux fois par mois, et, lorsque j'avais - par inadvertance - négligé de le faire, il m'appelait, d'une voix inquiète, pour me demander si la maladie n'était pas la cause de mon silence.

Cher monsieur Valade!

J'étais allé le voir à Fécamp, en septembre 1995: il avait alors 84 ans et, doté d'une admirable culture et d'une forte érudition, il m'avait guidé dans tous les hauts lieux de l'histoire et de l'architecture que la Seine embrasse dans ses méandres.

Il était alors en pleine possession de ses moyens. Son épouse était adorable de gentillesse, de culture et de délicatesse.

Dans ces deux ou trois dernières années, il commençait à subir les inévitables atteintes de l'âge, et il se plaignait - alors qu'il n'en était rien - d'altération de son intelligence, signe, sans doute, d'une insidieuse dépression et de sa crainte de paraître - ou d'être - diminué intellectuellement.

Je pouvais constater, au téléphone, sa grande lassitude morale qui me peinait d'autant que sa vivacité d'esprit me paraissait intacte. Mais ce doute de lui-même était le signe d'une grande âme.

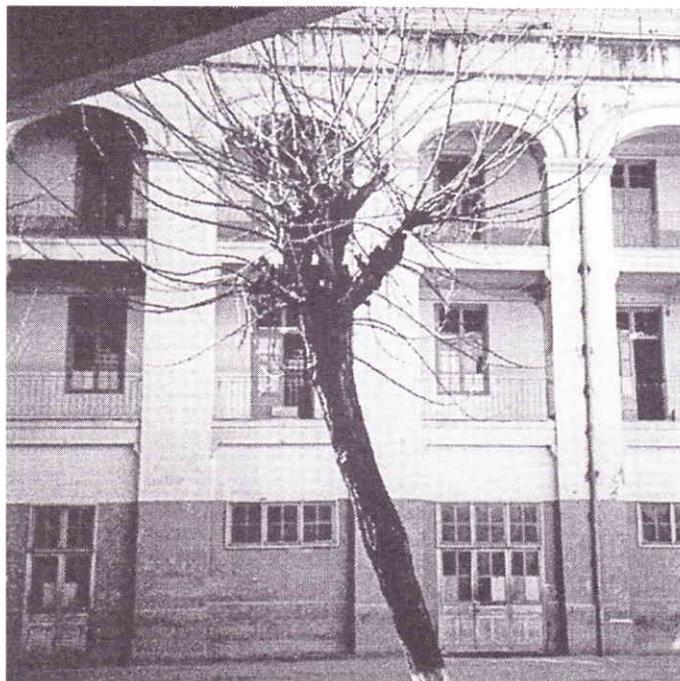
Il nous a quittés, et c'est une grande perte pour tous ceux qui l'ont connu, admiré, aimé.

C'est sans doute imparfaitement que j'ai voulu rendre hommage à mon "maître" - y a-t-il, dans la langue française, de mot plus admirable que ce terme dérivé du latin "magister"?

Nos pensées vont vers son épouse, vers sa famille qui le pleure...

En évoquant sa mémoire, je songe au joli mot de Saint-Exupéry: "Plus jamais il ne sera présent, mais plus jamais non plus il ne sera absent".

Cl. G.



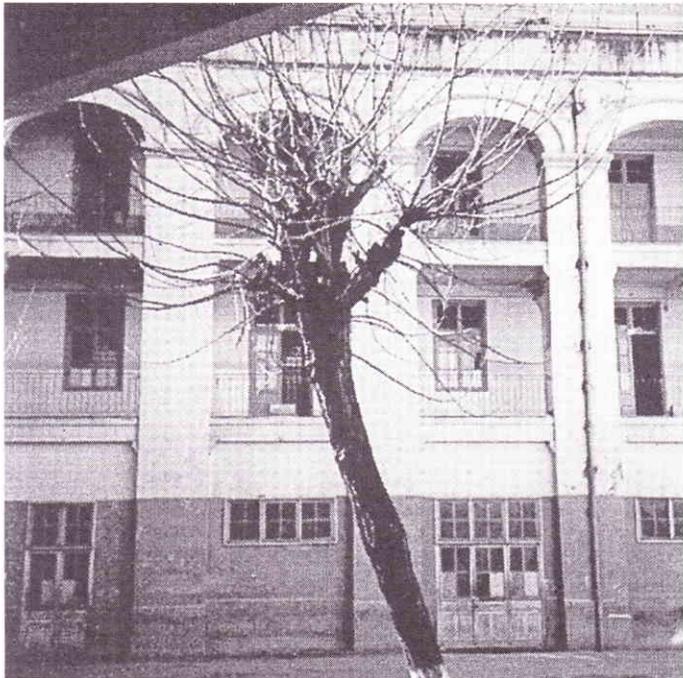
OTEZ-NOUS D'UN DOUTE

Cette photographie de la cour du lycée de garçons fait l'objet d'une amicale controverse entre plusieurs camarades. Certains croient y reconnaître, l'arrière des cuisines; d'autres y voient l'entrée de la salle dite de "de gymnastique" dans laquelle se déroulèrent longtemps (à l'échelon départemental) les épreuves écrites du baccalauréat. Merci à ceux qui voudront bien départager les adverses parties - précision éventuelle à l'appui. Des ALYCéennes ont droit au chapitre: celles qui ont connu cet endroit où elles furent hébergées en 1939-40, quand - il y soixante ans - leur propre lycée se trouva réquisitionné par l'Armée...



LES " PHYSIQUE-CHIMIE " DE Mme MAURY

PREMIERE C M, 1950-51. Autour de Mme Maury, professeur de physique-chimie, de haut en bas et de gauche à droite, Armande Vassalo, Anne Marie Saint-Jean, Renée Alaize, Lucette Jouarre, Ghislaine Allard, Annette Olivier, Yvette Cournac, Madey Rey, Francine Miéli; puis Viviane Imhoff, Anne Marie Jarre, Mylène Santraille, Jocelyne Chemla, Denise Peis, Marie Jeanne Duprat, Elda Alié et Henriette Dané.



OTEZ-NOUS D'UN DOUTE

Cette photographie de la cour du lycée de garçons fait l'objet d'une amicale controverse entre plusieurs camarades. Certains croient y reconnaître, l'arrière des cuisines; d'autres y voient l'entrée de la salle dite de "de gymnastique" dans laquelle se déroulèrent longtemps (à l'échelon départemental) les épreuves écrites du baccalauréat. Merci à ceux qui voudront bien départager les adverses parties - précision éventuelle à l'appui. Des ALYcéennes ont droit au chapitre: celles qui ont connu cet endroit où elles furent hébergées en 1939-40, quand - il y soixante ans - leur propre lycée se trouva réquisitionné par l'Armée...



LES " PHYSIQUE-CHIMIE " DE Mme MAURY

PREMIERE C M, 1950-51. Autour de Mme Maury, professeur de physique-chimie, de haut en bas et de gauche à droite, Armande Vassalo, Anne Marie Saint-Jean, Renée Alaize, Lucette Jouarre, Ghislaine Allard, Annette Olivier, Yvetteournac, Madey Rey, Francine Miéli; puis Viviane Imhoff, Anne Marie Jarre, Mylène Santraille, Jocelyne Chemla, Denise Peis, Marie Jeanne Duprat, Elda Alié et Henriette Dané.

ONZE ANS DE BAHUTS

VOIR LE N° 15 DE MAI 1997

2 - ANNÉES DE GUERRE

On l'aurait fait exprès, on n'aurait pas mieux réussi: nous sommes entrés en sixième en octobre 1939 et avons passé notre "premier bac" en juin 1945!

Autant dire que nos études secondaires ont été durement sabotées: presque tous les professeurs étant mobilisés, il avait fallu recruter des remplaçantes dont certaines - en histoire notamment - pas très sûres d'elles...

Tel n'était certes pas le cas de Mme Denardaud en français-latin, belle jeune femme d'une douceur maternelle et excellente pédagogue: le professeur rêvé pour atténuer le choc du passage dans la cour des grands!

La "cour des grands" n'était d'ailleurs pas du tout une métaphore: on passait du "petit" au "grand" lycée en traversant tout simplement - par un couloir de quelques mètres - une aile du grand lycée, et l'on se trouvait bien, réellement, dans la cour des grands.

O bienheureux lycée! grande maison qu'on n'avait pas besoin de quitter pour passer de la maternelle à la terminale, et où tant de souvenirs se sont accumulés au cours des onze années que j'y ai passées!

Cette vaste cour s'ouvrait à l'extérieur par une grande porte donnant sur le boulevard de Belgique, orifice d'entrée et de sortie des élèves. Le boulevard domine une partie des gorges, et, juste en face de la porte, on avait eu la bonne idée de l'élargir en une sorte de belvédère qui nous a souvent servi de cour de récréation - clandestine, bien sûr!

Nous y faisons des concours d'avions en papier que nous lançons dans le ravin. Certains ont accompli des prouesses ahurissantes... l'un d'eux, lancé vers le pont suspendu, a fait demi-tour pour aller se perdre vers El Kantara.

Bien entendu, vint un jour où cette bouffée d'air nous fut refusée... et nous dûmes nous contenter de notre "vraie" cour.

Je revois encore, sous la galerie ouest - près de l'angle où l'on nous rassemblait, tous les ans, pour la photographie traditionnelle de la classe - cette fontaine parée de faïences multicolores...

Je revois ces beaux arbres (platanes? mûriers? tilleuls? je n'étais pas encore botaniste... qui me renseignera?) qui ombrageaient la moitié de la cour (1).

A la rentrée de janvier, horreur!... on les avait féroce ment taillés pendant les vacances... mais, en rentrant des congés de Pâques, nous avions la joyeuse surprise de retrouver leur feuillage plus vigoureux, plus abondant que jamais.

Toutes les salles de classe ne présentaient pas le même agrément. Celles dont les fenêtres ouvraient sur le ravin - face au rocher, à l'hôpital et au pont suspendu - étaient inondées de lumière: surtout celles du deuxième étage, et notamment celle de dessin où officiait l'irremplaçable M. Mirada... "Psitt! mon petit ami! prenez vos affaires et filez!"

Une pure merveille, cette salle en gradins incurvés comme un théâtre antique. Mais comment peut-on enseigner l'art magnifique du dessin à trente gamins à la fois, dont les trois-quarts sont, pour le moins, indifférents?

Pour ma part, j'aurais bien aimé réussir quelque chose, mais je n'ai jamais produit que des horreurs méconnaissables... et mes premiers progrès ne se sont manifestés qu'en faculté, où je me suis délecté à dessiner plantes, bestioles et champignons... Par la suite, j'ai enseigné, à mes étudiants, le dessin de Sciences Naturelles... Si M. Mirada m'avait vu!...

Une autre salle inoubliable, de même orientation, était celle des sciences (naturelles et physico-chimiques), définitivement imprégnée d'une odeur de chlore qui signifiait pour moi - gamin naïf - l'inquiétante majesté de la Science.

Jusqu'en troisième - et, de nouveau, en terminale - nous y avons affaire à M. Lucien Hauvet. Que mes anciens condisciples me pardonnent, mais j'ai toujours été indigné,

S DE BAHUTS

N° 15 DE MAI 1997

DE GUERRE

Cette vaste cour s'ouvrait à l'extérieur par une grande porte donnant sur le boulevard de Belgique, orifice d'entrée et de sortie des élèves. Le boulevard domine une partie des gorges, et, juste en face de la porte, on avait eu la bonne idée de l'élargir en une sorte de belvédère qui nous a souvent servi de cour de récréation - clandestine, bien sûr!

Nous y faisions des concours d'avions en papier que nous lancions dans le ravin. Certains ont accompli des prouesses ahurissantes... l'un d'eux, lancé vers le pont suspendu, a fait demi-tour pour aller se perdre vers El Kantara.

Bien entendu, vint un jour où cette bouffée d'air nous fut refusée... et nous dûmes nous contenter de notre "vraie" cour.

Je revois encore, sous la galerie ouest - près de l'angle où l'on nous rassemblait, tous les ans, pour la photographie traditionnelle de la classe - cette fontaine parée de faïences multicolores...

Je revois ces beaux arbres (platanes? mûriers? tilleuls? je n'étais pas encore botaniste... qui me renseignera?) qui ombrageaient la moitié de la cour (1).

A la rentrée de janvier, horreur!... on les avait féroce ment taillés pendant les vacances... mais, en rentrant des congés de Pâques, nous avions la joyeuse surprise de retrouver leur feuillage plus vigoureux, plus abondant que jamais.

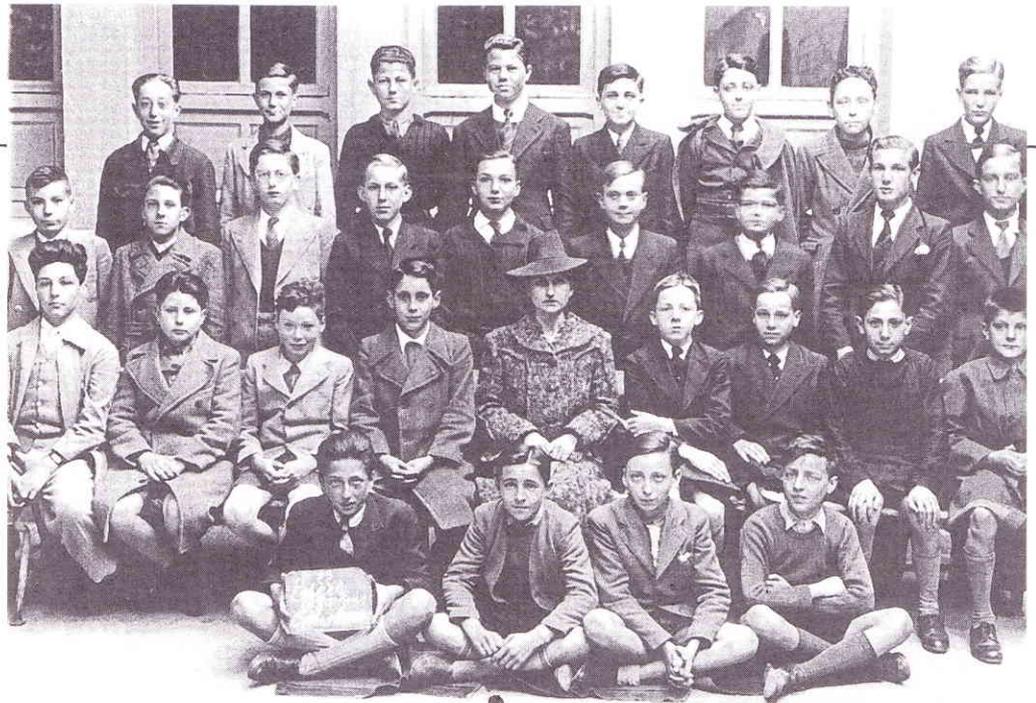
Toutes les salles de classe ne présentaient pas le même agrément. Celles dont les fenêtres ouvraient sur le ravin - face au rocher, à l'hôpital et au pont suspendu - étaient inondées de lumière: surtout celles du deuxième étage, et notamment celle de dessin où officiait l'irremplaçable M. Mirada... **"Psit! mon petit ami! prenez vos affaires et filez!"**

Une pure merveille, cette salle en gradins incurvés comme un théâtre antique. Mais comment peut-on enseigner l'art magnifique du dessin à trente gamins à la fois, dont les trois-quarts sont, pour le moins, indifférents?

Pour ma part, j'aurais bien aimé réussir quelque chose, mais je n'ai jamais produit que des horreurs méconnaissables... et mes premiers progrès ne se sont manifestés qu'en Faculté, où je me suis délecté à dessiner plantes, bestioles et champignons... Par la suite, j'ai enseigné, à mes étudiants, le dessin de Sciences Naturelles... Si M. Mirada m'avait vu!...

Une autre salle inoubliable, de même orientation, était celle des sciences (naturelles et physico-chimiques), définitivement imprégnée d'une odeur de chlore qui signifiait pour moi - gamin naïf - l'inquiétante majesté de la Science.

Jusqu'en troisième - et, de nouveau, en terminale - nous y avions affaire à M. Lucien Hauvet. Que mes anciens condisciples me pardonnent, mais j'ai toujours été indigné,



La 5ème A en 1940-4. De haut en bas et de gauche à droite: Saucerotte, Angeli, x, Deleuze, x, Magnani, x, Cohen, Marot; puis Auquebon, Bonnet, Arthaud, Favard, x, x, x, Bergeon, x; puis Rives, Adda, Juin (second fils du Maréchal), Rossat, Mme Hartz, x, x, x, x; puis Delage, x, Deloye et X.

révolté devant le chahut permanent, souvent même grossier, qui lui était réservé et qu'il ne méritait pas... mais je ne suis pas sûr que - dans une certaine mesure - il ne le cherchait pas un petit peu...

En terminale, l'un de nous, fort laid, lui demanda, un jour, à brûle-pourpoint, si l'homme descendait vraiment du singe. La réponse cingla: **"Mon petit, quand je te vois, je commence à le croire!"**

Physique et chimie nous étaient enseignées, en terminale, par Mme Guedj, très belle jeune femme brune qui - hélas! - ne pouvait dissimuler une certaine nervosité. Certainement traumatisée par les horreurs infligées à ses coreligionnaires pendant la guerre et mal préparée à affronter la bande de sauvages que constituaient certains d'entre nous, cette pauvre femme trop sensible a souvent quitté la salle en larmes: j'en étais malade de honte.

Je donnerais cher pour la retrouver, ne serait-ce que pour lui montrer le résultat de son enseignement: son cours d'optique m'a donné le goût de la microscopie, et je regrette fort de ne pouvoir lui présenter quelques photo-micrographes dont j'ai la faiblesse d'être satisfait...

Toutes les salles n'étaient pas aussi vastes. La plus exigüe était sûrement celle d'allemand, de M. Albert Loup. Juste derrière la porte, le portrait d'un énorme toutou vous souhaitait la bienvenue: **"Tritt hein, der Hund beiszt nicht!"**

L'excellent M. Loup, doyen d'âge, droit comme un I, était un homme d'autrefois, d'une courtoisie exemplaire et souriante - et porteur d'une admirable moustache blanche.

Dès la première heure, M. Loup avait banni le moindre mot français, sauf nécessité imparable. Chaque faux pas était sanctionné d'un **"Eine Null!"** Trois zéros dans la semaine: **"Dritte Null: Arrest!"** (2). Mais qui avait mérité un 10/10 était salué, en chœur, d'un **"Heil dem König! Heil! Heil!"** Sa pédagogie compor-

taient l'interprétation, en fin de cours, de Volkslieder (3), ce qui est certainement la meilleure façon d'apprendre une langue étrangère.

Notre **"Père loup"** était aimé de tous. Même sa signature était très belle, très lisible, d'une calligraphie rapide et spontanée... Plusieurs années après sa disparition qui nous a beaucoup peiné, j'ai essayé de l'imiter ou, au moins, de m'en inspirer... en vain: elle était trop simple.

Je ne parlerai pas de M. Robert Hartz, qui sait fort bien à quel point je suis heureux de l'avoir retrouvé, ne fût-ce que par le truchement de la Poste, et qui lira ces lignes. Il fallait voir avec quel entrain il dirigeait notre chorale improvisée.

En terminale, notre classe d'allemand avait accueilli deux des filles du proviseur, M. Colin. L'allemand n'étant pas enseigné au lycée Laveyron. Notre professeur - dont je tairai le nom - nous a confié, un jour où elles étaient absentes, qu'il trouvait "obscène" (sic) d'avoir deux filles dans sa classe... Une espèce de romantique attardé que nous n'apprécions guère.

L'année la plus perturbée par la guerre après la sixième (39-40) fut celle de troisième (42-43) où nous avons "consommé", si l'on peut dire, sept professeurs de lettres.

Elle avait fort bien commencé avec M. Canazzi, qui savait si bien dépasser le cadre strict du programme pour nous entretenir de sujets d'ordre général et nous citer des exemples (vécus) de savoir-vivre.

Un beau jour, il est venu faire son cours en uniforme (de capitaine, je crois) prélude à son départ.

Un de ses remplaçants (mais peut-on remplacer un Canazzi?) était un jeune agrégé, sans doute brillant mais avec qui - d'entrée de jeu - j'ai senti que je ne m'entendrais pas... sensation nouvelle et réciproque.

D'où une série de bévues, étourderies, oublis, stupidités diverses qui n'ont fait qu'aggraver la tension, au point que j'avais sérieusement envisagé de planter là mes études.

Ma pauvre mère eut un mal fou à me convaincre de persister. Et voici qu'un beau jour, je me suis trouvé premier avec 15 à une composition de thème latin! Résurrection qui aurait pu tout arranger... mais mon bonhomme, à son tour, parut en uniforme (aspirant? sous-lieutenant?) puis disparut de la circulation.

Par la suite, nous avons eu bien plus d'heures de permanence que de cours, le plus tenace de nos suppléants ayant été un M. Zammit qui resta trois semaines avec nous, puis disparut à son tour... et mourut peu après. Quant au moins solide, il ne resta pas plus d'un jour...

A première vue, cela peut paraître étrange, paradoxal: l'éducation surannée que j'ai reçue, ma "solitude familiale" (si je puis dire) d'enfant unique dans une famille âgée, m'avaient mis en porte-à-faux parmi les autres élèves, et cette discordance ne s'était atténuée que progressivement, sans jamais disparaître tout-à-fait, de sorte que je n'ai jamais été très heureux au lycée.

Et pourtant, aujourd'hui et surtout depuis notre départ d'Algérie, ce vieux bahut occupe une place énorme dans ma mémoire; les mauvais souvenirs se sont effacés au profit des plus agréables, car il y en eut tout de même un certain nombre, et chaque numéro des "Bahuts" me met la larme à l'oeil...

Après 37 ans de Métropole, ma "nostalgérie" intacte, je rêve toujours d'Alger et de Constantine, et mes rêves constantinois ont bien souvent pour origine mes onze ans de bahut...

Jacques de BEAUSOLEIL.

1 - Des robiniers - cher botaniste! - dits faux acacias (N.D.L.R.)

2 - Retenue!

3 - Chansons populaires.

● Dans le précédent article (mai 1997 n° 15) il aurait fallu lire: "ma mère, fonctionnaire, bénéficiait de sa semaine anglaise", c'est à dire de son samedi après-midi: **sens** (et non **sans**) obvie du mot "week end".

MERCURIALES 99



La relation, vous la trouverez dans une page intercalaire... ici, ce sont les images de Renée Fleck. De gauche à droite et de haut en bas: J. Malpel au micro - J.D. Foata, J. de la Hogue-Turin, J. Furet, R. Vallée, J. Douvreur - Le couple Pradelle, J. Piquemal, F. et M. Challande, J. Furet, G. Duole-Chéoux - Un duo gestuel Jacqueline-Dolly - Une vue générale, avec, au premier plan, R. Fleck, H. et P.



les bahuts du rhumel

- **PRESIDENT "ALYC"**
Jean Malpel
505, rue Pipe-Souris
77350 Le Mée sur Seine
01 64 37 15 40
- **TRESORIER "ALYC"**
Claude Moreau
122, rue de Vaugirard
75006 Paris
01 45 49 08 77
- **REDACTION "BAHUTS"**
Jean Benoît
440, route de Vulmix
73700 Bourg St Maurice
04 79 07 29 31



Xavier-Vincenti, J.P. Champetier, J.D. et E. Foata-Vaudey - M. et G. Recchia, S. Le Noane-Musset, J. Fabrycy-Bonici, J.M. Sallée, J. Rutterford-Fargeix - J. Piquemal et G. Pradelle-Gelez - Une Dolly rêveuse - J. Musy-Fisher, E. Nizier, J.Lachaussée, J. Malpel, F. Zécéri-Corraze, R. Nizier-Jouvin, P. Zécéri, J. Lachaussée-Senkelsen - Renée Fleck-Alaize, R. Vallée - Une vue générale, avec, au premier plan, J. et R. Vallée-Fabiano, D. Martin-Ayoun, S. Berteux-Magnani, N. et G. Alessandra-Calléja, A. et G. Durand-Canavaggio.



CRUELS SOUVENIRS

● suite de la page 1

permanence) qui s'efforçait de nous rassurer - pauvres "nouveaux" de sixième - un peu perdus dans cet établissement qui paraissait si vaste et où il fallait changer si rapidement de classe et de professeur à toutes les heures!

Il nous racontait d'in vraisemblables histoires de mauvais élèves enfermés, des jeudis et des dimanches entiers, dans des caves du lycée, où ils demeuraient - comble d'horreur! - privés de nourriture et de boisson.

Personne - bien sûr - ne le croyait, mais l'atmosphère se détendait, tandis que chacun riait à gorge déployée.

Je citerai aussi - avec une pointe d'émotion - deux exemples personnels de cette extrême bienveillance.

En novembre 1937, après une longue absence due à une grippe doublée d'une otite, je regagnai le lycée, encore vaseux, pour participer à une composition de mathématiques.

La géométrie n'était pas mon fort, et je pâlais devant un problème apparemment insoluble.

C'est alors que M. Recouly, qui connaissait ma situation, s'aperçut de ce trouble.

Passant entre les tables pour surveiller les élèves, il m'indiqua - sans avoir l'air de rien - du bout de son doigt, un point du croquis placé devant moi. J'avais compris: il me suffisait de tracer un trait (1) pour trouver la solution.

Quelques années plus tard, en mars 1943, je me trouvais, avec Jean Pierre Bérard, un ancien condisciple du lycée, dans un centre d'instruction militaire des environs d'Alger où, jeunes engagés, nous suivions le peloton de caporal.

Un matin, un planton essoufflé vint avertir notre instructeur qu'un commandant nous demandait.

Un commandant?! Demandant deux simples soldats de deuxième classe?! Quelle affaire!

Nous nous précipitâmes tous deux au pas de course, vêtus de nos tenues de 1939 - calot à pointes, molletières, ceinturon, cartouchières et bretelles de suspension en cuir - pour nous trouver, au poste de police, devant un chef d'escadrons aux cheveux gris.

C'était M. Blanc, notre proviseur, mobilisé lui aussi, qui, de passage, avait appris la présence en cet endroit de deux de ses anciens élèves, et avait tenu à leur dire affectueusement bonjour...

Tels étaient les monstres qui nous martyrisaient!

Jean FIORINI.

1 - Je demande bien pardon aux experts!... un "segment de droite".

HELLAS

Que la Grèce est belle
En étant éternelle!

C'était un professeur qui avait enseigné le grec pendant près de quarante ans.

Il l'avait enseigné avec foi, avec ferveur et même avec passion, à tel point qu'il s'était presque identifié à un Athénien antique!

Il vivait dans cette ville d'Athènes, berceau de la civilisation, et il parcourait en tous sens le pays de tous les dieux et de tous les mythes.

Il se promenait sur l'Acropole, y rencontrait Zeus, ses innombrables épouses, ses enfants et toutes les divinités qui étaient à son service.

Il y lisait l'Odyssée, discutait avec Homère ou Eschyle ou Sophocle ou Démosthène, gravissait le mont Athos, s'en allait visiter les Cyclades, Lesbos ou Chio "l'île des vins", se lamentait sur le sort d'Ariane, de Thésée, admirait Oedipe, vainqueur du Sphinx, puis scrutait le ciel pour y dé-

couvrir Orion qu'Arthémis avait transformé en constellation avec le Scorpion, et revenait sur terre à Ephèse ou à Epidaure, où il se délectait aux tragédies des humains victimes de leur inexorable destin!

Et cela avait duré près de quarante ans, jour et nuit, si bien que ce cher professeur était devenu encore plus Grec antique qu'un Grec antique!

Arriva alors le jour où il prit sa retraite!

Il envisagea aussitôt de se rendre en pèlerinage au pays des dieux, pour y vivre concrètement son rêve et se fondre enfin dans un bain de mythologie!

De plus en plus éprouvé et accablé par sa vie quotidienne avec sa cohorte de contrariétés et de déceptions, il se prépara à tout abandonner pour connaître enfin le bonheur olympien.

A de nombreuses reprises, chaque fois à des semaines et des mois de distance, mais toujours avec la même soif d'idéal, il voulut tout quitter pour rejoindre son paradis hellénique.

Mais à chaque fois, il y renonça avec désespoir, pour n'avoir pas eu le courage ou la force de se libérer du joug social, des conventions morales, de son égoïste confort quotidien, des habitudes banales ou de la soumission muette et résignée à son environnement, où il était englué et dont il se sentait à tout jamais prisonnier!

Alors, il ne quitta pas son pays, dont il oublia presque l'insupportable climat, et il s'en fut, en pensée et à tout moment, retrouver Socrate, Aristote ou Démosthène qui l'accueillaient toujours avec une grande joie.

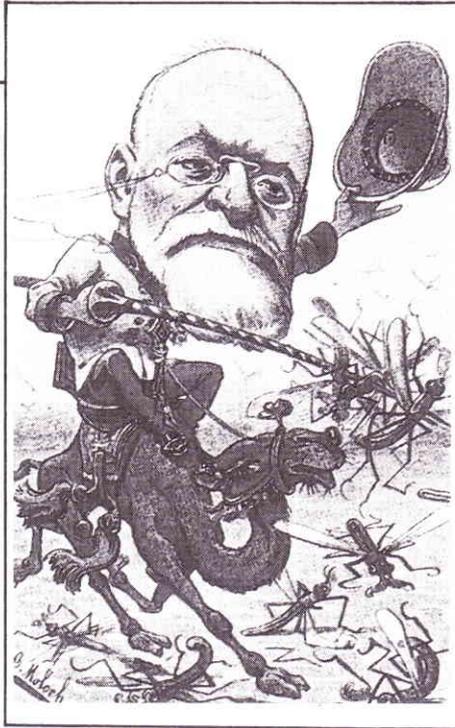
Que de fois, d'ailleurs, il les trouvait tous réunis dans leur séjour olympien, divinités et humains confondus, tous ensemble comme s'ils avaient été contemporains, et il se joignait à eux au paradis des dieux, sous l'autorité vigilante de Zeus!

Chacun de ses voyages imaginaires - en compagnie d'Aphrodite déesse de l'Amour, et de son fils Eros - lui apportait la preuve qu'une vie rêvée vaut mieux que la réalité, et qu'il est infiniment enrichissant de vivre dans un bain d'Idéal.

A chacune de ses promenades et de ses errances sur l'Acropole ou à Thèbes, à Corinthe, Epidaure, Ephèse ou Lesbos, il retrouvait les temples, les théâtres, les statues ou les pierres dans leur splendeur inaltérable et toujours plus majestueuse.

Car tous ces illustres vestiges incarnaient les souvenirs sacrés inoubliables et inoubliés de sa propre vie, qui se déroula ainsi, jusqu'à son dernier jour, nourrie par la flamme de son Idéal, et comblée par une inépuisable richesse fantasmagique!

Fernand MAMO.



Que nos amies
ALYCéennes
ne s'émeuvent pas
de découvrir
leur Laveran
- prix Nobel 1907 -
ainsi caricaturé
par le dessinateur
B. Moloch
dans "Chantecler",
feuille satirique
du début de siècle:
cette "charge"
a été reprise
- 90 ans plus tard -
par la très sérieuse
revue
de l'Institut Pasteur,
pour
rendre hommage
au grand savant
dont les travaux,
après
sa découverte
de l'hématozoaire
responsable
du paludisme
de l'homme,
permirent enfin
de venir à bout
du terrible fléau.

L'ARABE, TEL QU'ON LE PARLE... EN RUSSIE

En février 1979, nous participions, mon épouse et moi, à un voyage en Russie organisé par des amis de Marseille.

L'avant-dernière journée, à Moscou, je fus pris d'un malaise provoqué par une douleur du côté du cœur.

Deux médecins qui faisaient partie de notre groupe me rassurèrent, et je pris le départ pour la visite du musée Lénine. Elle fut assez longue, et ce malaise qui déjà m'avait inquiété, me provoqua des douleurs de plus en plus intolérables.

Je demandai donc à notre guide par quel moyen rejoindre l'hôtel, d'où je pourrais faire appeler un médecin.

Elle me conduisit alors au sous-sol du musée, où se trouvait un service médical fort compétent: une doctoresse fit de nombreux examens, sans me fournir d'autre conseil que celui de me rendre à l'hôpital - où elle offrit de me faire emmener - pour des bilans plus sérieux car elle semblait inquiète à mon sujet.

J'hésitais à accepter son offre, me voyant déjà obligé de rester à Moscou alors que notre groupe allait rentrer en France, emmenant mon épouse dont le visa expirait. Devant l'insistance de cette doctoresse, je finis pourtant par obtempérer.

Bien m'en prit, car le cardiologue qui m'examina me fit savoir - par le truchement d'un Guinéen, étudiant en médecine vétérinaire à Moscou et parlant le français - que j'étais victime d'un infarctus, lequel me contraignait à demeurer au lit...

A cette révélation, malgré les difficultés possibles, je pris mon mal en patience et me préparai à voir partir mon épouse et mes compagnons de voyage.

Ma situation n'était pas désespérée, mais assez peu réjouissante: ne sachant pas le russe, j'étais condamné au silence...

C'est dire si je reçus avec plaisir la visite du médecin - Français bien sûr - de notre Ambassade, qui me promit de faire de son mieux pour que ce séjour soit le plus court possible.

Comme ma douleur avait cessé grâce à la piqûre de la doctoresse du musée, je fus alors témoin de la vie dans un hôpital russe: sans être agréable, c'était acceptable et parfois amusant.

C'est ainsi qu'un dimanche matin, jour d'élection au soviet suprême, j'eus la visite d'une délégation, laquelle voulut me contraindre à voter... mais qui s'aperçut rapidement de sa méprise et ne m'importuna pas plus longtemps.

Je n'avais pas le droit de bouger ni de me dresser sur mon lit, mais je pouvais, du regard, suivre ce qui se passait dans ma chambre, laquelle d'ailleurs, n'était pas toujours la même...

Après avoir été deshabillés - ne gardant qu'un slip - les malades disposent de pyjamas pendus à des portemanteaux et ils les enfilent quand ils veulent sortir dans le couloir, se rendre aux W.C. ou se promener.

Parmi les objets que mon épouse avait laissés en même temps que le nécessaire

de toilette, figurait un bulletin d'une vingtaine de pages écrit en langue arabe, que j'avais trouvé, à notre hôtel, parmi des documents rédigés - eux - en russe.

Cette écriture arabe avait attiré mon attention, et, par déformation professionnelle, j'avais pris le bulletin.

Il s'agissait d'un opuscule qui relatait - à l'intention des états musulmans du bloc Soviétique - les efforts financiers consentis en faveur des républiques arabophones.

Cela n'ayant rien pour me distraire, je l'avais laissé sur la table de nuit, près du lit.

Or, un des occupants de la chambre - qui avait, sur moi, le privilège de pouvoir y déambuler - intrigué par ce bulletin écrit en arabe près d'un malade dont il avait appris qu'il était "Franzouski", m'adressa la parole dans la langue de Mahomet, pour me demander si j'étais musulman?

Ma réponse négative l'incita à pousser son interrogatoire; ainsi, je pus entrer en conversation avec ce Russe que je supposais originaire de quelque république musulmane.

Ce n'était pas le cas, mais il avait participé, comme ingénieur, à la construction du grand barrage d'Assouan, et il avait alors appris à s'exprimer en langue arabe.

Ainsi, je me fis un ami qui - se voulant agréable - pria son épouse de me procurer de quoi lire...

Elle ne put dénicher que "L'Avant-Garde", l'organe officiel des Jeunesses Communistes..."

Raymond FILHOL.

Illustrée par cette vue impressionnante du Rhumel qu'enjambe le pont d'El Kantara, voici l'une des nombreuses compositions françaises que M. Henri Camboulives, professeur de Lettres, a voulu conserver tout au long de sa carrière. Elle est l'œuvre d'André Boeglin, élève de 5ème A 1, et date du 10 décembre 1948: un demi-siècle! Le sujet était: "Décrivez les curiosités de votre ville". L'orthographe et la ponctuation ont été respectées.

MA VILLE DU RHUMEL

Quand on n'a pas vu le rocher sur lequel est bâti Constantine, on ne peut pas se faire une idée du pittoresque des gorges du Rhumel.

Ce gouffre profond, au fond duquel coule l'oued Rhumel, est un des sites les plus curieux de l'Afrique du Nord.

Cette faille, produite dans des rochers calcaires, isole la vieille ville et en a rendu la conquête difficile.

Depuis, trois ponts célèbres la relient aux faubourgs environnants: le pont - passerelle de Sidi-M'cid, le pont d'El-Kantara, le pont de Sidi-Rached, sans compter la passerelle de la Medersa et le Pont du Diable.

Un chemin que l'on appelle "Chemin des Touristes", suspendu à la muraille rocheuse, permet de visiter le fond de cet abîme.

Ce qui frappe d'abord, c'est l'uniformité des couches calcaires de chaque côté des gorges. L'obscurité se fait à mesure que l'on descend et tout au fond la rivière se fraie un passage parmi d'énormes rochers que l'érosion a fait tomber au milieu de son lit.

En hiver, il gronde furieusement en s'y engouffrant, tandis que des vols circulaires de corbeaux ou de pigeons obscurcissent le paysage, en donnant de la grandeur à ce décor sauvage.

Et, à pas prudents, je suis l'étroit sentier taillé à même le roc, je contemple au dessus de ma tête les vestiges d'un viaduc et d'un pont romain recouverts de mousse.

A cet endroit, où l'on passe sous l'une des deux voûtes naturelles créées par la force de l'eau, la pierre suintante a des couleurs d'acier bruni; sur celle-ci se détachent à peine les nombreux pigeons qui ont élu domicile dans des anfractuosités du rocher.

L'humidité me pénètre, malgré le voisinage d'une source chaude et de bains maures installés là.

Je me hâte, et après avoir traversé une autre voûte sombre, au sol gluant, je me retrouve enfin à la lumière.

Les parois se sont écartées. Tout là-haut, j'aperçois les maisons indigènes bâties tout au bord du précipice et dont les murs bleuis à la chaux tranchent sur la muraille sombre.

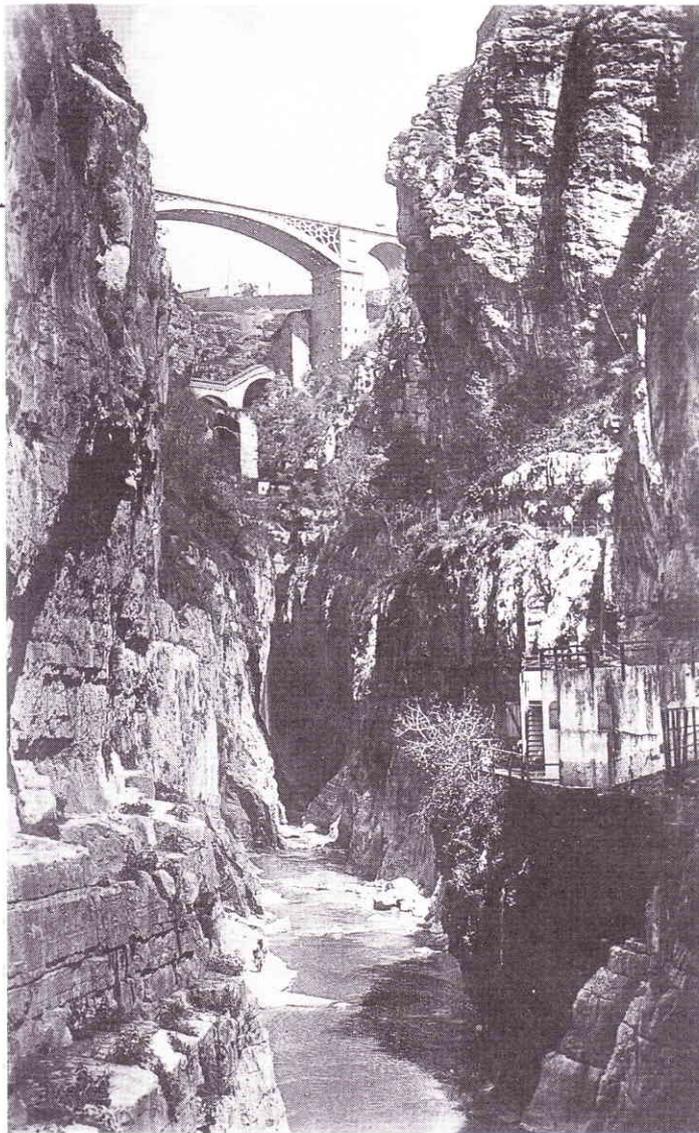
Le couloir va en s'élargissant, le soleil pénètre maintenant à flots dans l'ouverture et les calcaires prennent toutes les teintes, depuis le rose jusqu'au brun.

Au dessus de ma tête, le ciel est d'un bleu intense.

Devant la grandeur d'un tel spectacle, il montait en moi des sensations nouvelles.

Je voudrais être peintre, un peintre de talent, capable de reproduire sur une toile toute la beauté de ce spectacle en même temps que toute la gamme des couleurs.

1.- Note de M. Camboulives: Il me semble que le "Chemin des Touristes" s'appelait aussi "Chemin Ménès", du nom de son créateur.



IMPRESSIONS DE VOYAGE

Lors d'une récente croisière en Méditerranée orientale, une escale à Ephèse, cette ville antique d'Asie mineure, me permit de redécouvrir ces vérités premières que Camus, en son temps, perçut alors qu'il parcourait les ruines de Djemila.

Ephèse, au cours de sa longue histoire, connut toutes les facettes des civilisations méditerranéennes:

- carrefour des religions, où le temple d'Artémis était une des sept Merveilles du Monde; saint Paul y séjourna longtemps; on prétend que la Vierge y mourut, et saint Jean évangélisa cette terre;
- Byzance y régna un millénaire, puis vint l'Islam;
- les civilisations s'y succédèrent: grecque, romaine, sassanide, byzantine et enfin ottomane.

L'enlèvement d'Ephèse fut provoqué par un phénomène naturel: les alluvions déposés par la rivière Méandre firent reculer la cité à trois kilomètres du rivage marin.

Dans sa chronique "Le Vent à Djemila", Camus notait: "Il est des lieux où meurt l'esprit, pour que naisse une vérité qui est sa négation même". Allez à Ephèse pour retrouver la plénitude de cette contradiction...

Le lendemain, le navire fit escale à Volos, port de Tessalie qui permet l'accès aux monastères des Météores.

Dès le XIème siècle, des ascètes byzantins choisirent ce site insolite pour construire leur monastère au sommet de

tous les pains de sucre rocheux de la région: leur but était d'exercer leur vie contemplative hors d'atteinte de toute agression.

Ces pitons inexpugnables résistèrent à tous les assauts, mais les moines n'avaient pas prévu les hordes dépenaillées de touristes, qui vinrent à bout de leur résistance, et ils durent se replier sur le mont Athos.

Le miracle, c'est que les ruines de leur sanctuaire, foulées par l'armée des curieux, soient la négation même de leur idéal.

Il est étonnant de remarquer combien, nous, fils du soleil, pratiquons avec piété la liturgie d'une religion solaire, et comment, dans nos sites méditerranéens, nous retrouvons notre âme d'enfant, en psalmodiant l'hymne nuptial des "Noces à Tipasa", ou bien en nous plongeant dans la ferveur des accents de la "Prière sur l'Acropole" de Renan.

"Les malheurs même ont un éclat solaire et engendrent leur propre consolation" affirmait Nietzsche.

J.C. TORASSO.

CHANSONS DE L'EAU

Onde opaque couleur turquoise... Glissement furtif de l'eau, comme un satin qu'on froisse... La brasseur passe, silencieuse...

Clapotis argentin... La paume souple de la crawléuse chasse l'eau qui fuse... Batement monotone de ses pieds agiles... Gouttelettes qui jaillissent et retombent en coulées de perles, avec un bruit de cascades.

Le plongeur se profile au soleil. Une silhouette se nimbe d'or. Elle s'élanche en une courbe harmonieuse. L'eau s'ouvre, dans un accord brutal et franc, puis se referme... Silence... Une gerbe blanche jaillit, s'irise: des bulles éclatent... Des notes roulent, claires, transparentes... Un remous. L'écume bouillonne... La plongeuse reparait et file, gracieuse.

Deux jeunes filles se sont placées dans son sillage argenté. En cadence, elles fendent l'eau lumineuse. Les bras dorés émergent et s'enfoncent. Les bruits se suivent, s'égrènent et se répondent...

Un rire de cristal mêle son charme pur à la symphonie aquatique...

Marie Renée GAILLARD (classe de seconde - 1938)

"MERCURIALES" FRANCILIENNES

En lever de rideau, cette petite devinette: qui furent les premiers arrivés au restaurant Mercure, le dimanche 28 mars dernier?

Inutile de perdre votre temps avant de donner votre langue au chat, la réponse est: le couple Foata et le couple Fleck.

Le second, pour enluminer les murs de photographies prises lors de précédentes retrouvailles; le premier pour accueillir les quarante ALYCéennes et ALYCéens venus vivre, à l'unisson, quelques heures bahutiquement fraternelles...

Le nom des membres de cet aréopage se chiffrent à la façon des Académiciens? Les voici: l'helvétique et lémane Josette Fabrycy, l'albionique et arverne Janine Rutterford; puis la très francilienne "Vieille Garde" des Alessandra, Zécri, Martin, Lachaussée, Vallée, Durand, Pradelle, Sallée, Recchia, Douvreur, Le Noane, Nizier, Musy, de la Hogue; puis la "Jeune Garde" réunissant les Furet, Duole, Berleux, Champetier, Xavier... et enfin, le "Marie Louise" Piquemal - tous formant le carré autour de l'efficace couple recruteur Challande.

Préoccupé pas des problèmes familiaux que nous souhaitons passagers, notre grand argentier Claude Moreau fit tout de même une apparition, le temps d'un lâcher d'annuaires (cuvée 1999) fraîchement éjectés des "cellules grises" de son ordinaire Merlin.

On en savoura le contenu, en même temps que le repas ordonné avec talent par le popotier Jean Dominique, lequel prouva qu'en gastronomie comme en biologie, il méritait ses trois étoiles.

Renée Fleck n'en perdit pas une miette, mais, entre deux bouchées, de table en table, elle promena l'oeil de son cyclope nicéphorniepcique, jeteur d'éclairs que suivait un tonnerre d'applaudissements.

Avant le dessert, le président Jean remercia tous les convives de leur fidèle présence, et adressa un salut très cordial à ceux dont l'absence nous pèse, les Fonlupt, Fouques, Maniquaire-Roux, Tolla, Bounine et autres Meignien...

Puis - toujours pratique - il tint à rappeler les prochains rendez-vous.

Marseille, d'abord, autour de deux professeurs et du doyen tous trois nonagénaires, avec ceux qui furent aussi professeurs après avoir été lycéens... une réunion qui ne devrait pas être que "sudiste", si l'on en croit les intentions de participation...

Paris, ensuite, à l'occasion d'une convention quasi parlementaire - qu'on en juge:

- samedi 2 octobre, assemblée générale qui se tiendra tout bonnement au Sénat, et sera suivie d'un repas au restaurant-maison, dans le cadre somptueux du luxueux Palais du Luxembourg; puis séquence croisière fluviale, avant un souper fin au "Concorde-Saint-Lazare".

- dimanche 3, journée champêtre chez Son Altesse le duc d'Aumale, en ce domaine de Chantilly que le prestigieux parrain du cher lycée de garçons de Constantine légua à l'Institut de France. Château, parc, plan d'eau, musée du Cheval, Acropolis, et mentor éclairé en la personne de notre camarade Roland Drago (voir ci-après) à qui nous devons le privilège de cette journée de qualité.

Le tout, couronné par la soirée d'adieu dans un grand restaurant parisien...

Ce speech présidentiel chaleureusement applaudi, le relais passa aux commentaires, changements de place, dégourdissement de jambes, réfections de beauté, dialogues, trilogues, polylogues, rires, causeries, conciliabules, sourires, dégustation du goûter, bavardages, réminiscences, projets... jusqu'à l'ultime coup de l'étrier, dans l'instant qu'au jacquemart invisible de l'hôtel Mercure, un Hermès chronophage heurtait dix-huit fois, de son divin caducée, le verre du sablier dont ne se sépare jamais le Temps, l'inflexible Temps...

● Notre camarade ROLAND DRAGO, de l'Institut de France, a été élu vice-président de l'Académie des Sciences Morales et Politiques en 1999 et président en l'an 2000, pour remplacer Alain Peyrefitte, ce dernier ayant demandé que son mandat soit reporté en raison de travaux personnels imprévus.

"MONTMELIANES" LEMANRHONALPINES

Ils se comptaient cette fois 14 - contre 11 l'an dernier - nos ALYCéennes et ALYCéens de Rhône-Alpes-Léman, au deuxième rendez-vous de Montmélian, pour de nouvelles et très amicales retrouvailles: Janine Izaute (la banlieue de la Savoie s'étend ainsi jusqu'à Marseille!), Paul Quillery, les "tandems" Monjo-Aubrun, Vial-Casana, Monnier-Polycarpe, Benoit-Lafon, et - venus là pour une première rencontre - les couples Fiorini-Chodorowicz et Roques-Salvagnac.

D'année en année, l'un, ou l'une, ou l'autre arrive à découvrir encore, dans quelque familiale archive, un document remontant aux époques studieuses, qu'il est heureux de faire circuler à l'heure de l'apéritif, et que chacun rumine ensuite, tout en savourant son filet de saumon ou sa pièce de boeuf, entre deux investissements des buffets de hors-d'oeuvre, de fromages ou de desserts.

Ce retour arrière n'est pas contradictoire avec l'élaboration de projets où s'envisagent un séjour à Marseille, une participation à l'assemblée générale, ou les deux, pourquoi pas?

Celà, en conviviale assemblée répartie 4-3-4-3 autour d'une vaste table rectangulaire - quasi carrée - permettant des conversations faciales, latérales voire diagonales, où l'accent suisse ou picard des "pièces rapportées" se mêle à celui (majoritaire) qui fleure toujours La-Bas...

Si bien qu'à l'heure de l'au revoir, quatorze voix parlent, à l'unisson, de "remettre ça" en septembre... chiche!

● **COURIER.** Il n'est pas possible de détailler l'abondant courrier - souvent accompagné de la cotisation annuelle... merci! - reçu, depuis le début de l'année, par le Président et les membres du Bureau de l'ALYC. Il est porteur de messages d'amitié et d'encouragements qui font chaud au coeur des membres de l'équipe animatrice, laquelle veut ici exprimer sa gratitude à tous ces sympathiques correspondants, en faisant écho à leurs vœux.